

Manuel José CRESPO LOSADA, *Prisciliano de Ávila. Edición y traducción*. (Torre del Aire). Madrid, Editorial Trotta, S.A., 2017. 23 x 14, 5 cm, 300 p. 20 €. ISBN 978-84-9879-712-1.

Né en 1961, Manuel Crespo, après une vingtaine d'années d'enseignement en lycée, est aujourd'hui professeur à l'université Saint-Damase de Madrid (Faculté de Saint-Justin en littérature latine et chrétienne hispanique). De formation classique, ce philologue propose une traduction en castillan des Traités attribués à Priscillien d'Ávila. De haute facture scientifique, cette publication balaye le travail de B. Segura Ramos, qui avait fait l'impasse sur la traduction des citations bibliques (B. SEGURA RAMOS, *Prisciliano, Tratados y canones*, préambulo, traducción y notas, Madrid, 1975). Manuel Crespo a fait sa thèse sur le priscillianisme (*Traducción y comentario filológico del "Tractatus primus" de Prisciliano de Ávila, intitulado "Liber Apologeticus"* sous la direction de Juan José Ayán Calvo, José Joaquín Caerols Pérez. Madrid, Universidad Complutense de Madrid, Servicio de Publicaciones, 2009, édité par le service de reproduction des thèses en 2010 et mis en ligne <http://eprints.ucm.es/9709/1/T31054.pdf> ; ISBN : 978-84-692-8419-3).

De plus, il a déjà publié des études remarquées sur le sujet (« El exordio en la *Homilía sobre el Génesis* de Prisciliano de Ávila : ¿ tópico literario o polémica antiherética ? », *Auctores Nostri* 14, 2014, p. 101-128 ; « El *Priscilliani Liber de fide <et> de apocryfis* : un dossier origéniano en defensa de la tradición », *Auctores Nostri* 12, 2013, p. 31-59 ; « *Estote tales...* : presencia del *Thasci Caecilii Cypriani de habitu virginum* en el comentario de Prisciliano al Salmo primero (*Priscilliani Tractatus primi salmi*) », *Salmanticensis* 59, 2012, p. 215-242) et a porté ses regards sur d'autres auteurs avec la même acribie : Gaudence de Brescia (*Gaudencio de Brescia. Tratados. Introducción, traducción y comentario*, editorial BAC, à paraître) et Osius de Cordoue (*Osio de Córdoba. Un siglo de cristianismo*. Autores, Juan José Ayán, Manuel Crespo, Jesús Polo, Pilar González, 2013 ; BAC, Madrid, 2013). Enfin, il est membre de la collection Apocryphes chrétiens pour la diffusion de cette littérature (Editorial Ciudad Nueva/Fondation Saint-Justin).

Son livre propose une introduction fournie (p. 11-41) dans laquelle il dresse un tableau des débuts du mouvement. Puis, la fameuse découverte allemande qui bouleverse tant l'image du priscillianisme, distillée par les hérésiologues... En effet, à l'automne 1885, Georges Schepss découvre onze pièces anonymes (*incerti auctoris opuscula patristica*) apologétiques et homilétiques, contenues dans le codex *Mp.th.q. 3* de la bibliothèque de l'université de Wurtzbourg. Il soumet ce codex en parchemin (œuvre d'un copiste italien des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles) à un savant octogénaire, le grand historien de l'Église Johann Joseph Ignaz von Döllinger, en lui procurant une copie de la découverte. Ce dernier ne tarde pas à rapprocher ce qu'il lit des doctrines de Priscillien. Le jeune savant de trente-trois ans suit la suggestion de son aîné, et attribue la paternité de ces onze pièces à l'évêque d'Ávila, sur la base de la critique interne ; il porte sa découverte à la connaissance du monde scientifique, en publiant l'édition critique des traités dans la collection du *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum* en 1889. Ce corpus est longuement analysé, tant quant au style de la langue qu'aux sources utilisées. Nonobstant, l'A. ne cite pas la thèse du prêtre argentin sur la Bible de Priscillien (Hernán Martín GIUDICE, *Prisciliano y la Biblia*, Pontificia universitatis Lateranensis Institutum patristicum augustinianum, Rome, 2008), riche étude qui lui aurait permis d'affiner la gestion des citations bibliques et de préciser la *Vetus Latina* utilisée par l'évêque d'Ávila.

Une bibliographie (p. 43-57) distingue sources latines et études. Ces dernières différencient les travaux sur le mouvement, des études plus générales sur des sujets connexes. Le corps du volume (p. 61-277) est consacré à la présentation de chaque Traité (*Tractatus*), suivie de sa traduction en castillan en respectant l'édition de Georges Schepss (p. 14 n.6 et p. 30 n.46) – même s'il connaît le travail de Marco Conti (*Priscillian of Avila. The Complete Works*. (Oxford Early Christian Texts). Oxford/New York, Oxford University Press, 2010). Des indices

complètent le travail (p. 279-300) : sources anciennes (citations bibliques, livres extra-canoniques, sources païennes), auteurs modernes et index onomastique et thématique.

Concernant le *Liber apologeticus* (p. 63-104), l'A. souligne la luxuriance des différents thèmes abordés sans grand ordonnancement. Une lecture approfondie du Livre apologétique nous amène à dégager différentes strates rédactionnelles, qui rendent compte du désordre apparent de l'exposition. Le plan obscur du Liber s'expliquerait par l'utilisation de textes antérieurs, réinsérés par fragments dans cette exposition, rédigée rapidement par manque de temps ; car Priscillien devait faire vite, pour que son texte parvînt aux destinataires avant la convocation du concile de Saragosse. L'A. ne semble pas connaître cette hypothèse des strates rédactionnelles (S.J.G. SANCHEZ, « Étude des différentes rédactions du *Liber apologeticus* du codex de Wurtzbourg attribué à Priscillien », *Revista Catalana de Teologia* 38/1, 2013, p. 209-229). Le *Liber Apologeticus*, tel qu'il nous est parvenu, serait donc un ensemble de notes de lectures piochées dans ses œuvres antérieures ou celles de ses amis (Tiberianus et Asarbus), qu'il juxtapose, commente, condense ou contamine. Il a pu corriger encore son texte en plaçant sa dernière strate. Il s'agirait donc de matériaux qui n'étaient pas encore rédigés sous une forme définitive, mais qui avaient été sélectionnés et classés par Priscillien.

L'argument philologique sur l'accusation ithacienne (*Tract.* I, 24, 1-3) est une hypothèse de lecture recevable et ingénieuse (p. 80), qu'il avait longuement démontrée dans sa thèse de 2009 (Thèse, *op. cit.*, p. 477-482). La note sur le terme « masculoféminin » a été remarquablement analysé par un collègue québécois (Serge Cazalais, « La masculoféminité d'Adam : quelques témoins textuels et exégèses chrétiennes anciennes de Gn 1, 27 », *Revue biblique* 114-2, 2007, p. 174-188) et aurait pu nourrir la note 27, p. 101. Nous voudrions ajouter deux remarques sur la culture astrologique de Priscillien.

Les notes (p. 76-78) sur les listes angéliques (*Tract.* I, 17, 29-18, 9 : Saclas, Nebroel, Samael, Belzebuth, Nasbodée, Bélias ; *Tract.* I, 29, 11-18 : Armaziel, Mariame, Joël, Balsamus, Barbilon, Christ Jésus) sont bien informées mais le commentaire aurait pu être poussé plus avant dans un tel contexte astral. En effet, les entités étudiées dans les deux listes sont des noms sémitiques hellénisés. Par ailleurs, compte tenu du goût affiché par Priscillien pour la symbolique des nombres, on peut penser que l'organisation de la description de ces entités en fonction du modèle 12 (qui est celui du zodiaque) est intentionnelle. Face aux six êtres maléfiques se dressent six êtres bénéfiques et le douzième, Jésus-Christ, surpasse les onze autres. En superposant l'ordre des signes du zodiaque et les deux listes, on se rend compte que la première entité, Saclas, ouvre l'énumération et soumet l'humanité à sa dictature. On sait que le bélier est le premier signe sur le cercle. Le Christ constitue la douzième entité et correspond au signe des Poissons. Le Fils de Dieu est identifié dans la symbolique primitive avec *Ichthus*, car, au-delà de l'abréviation (Jésus-Christ [*I.ch*], Fils de Dieu [*th.u*], Sauveur [*s*]), il constitue une nouvelle ère : il est né comme premier poisson de l'âge des Poissons. L'aspect astrologique de la nativité du Christ n'a pas échappé à Matthieu (Mt 2), qui raconte l'épisode des Mages venus d'Orient en contemplant une constellation exceptionnelle. Cette correspondance astrale n'a pas échappé non plus à Priscillien, qui fait partie des chrétiens instruits connaissant certainement la grande conjonction de l'an 7 avant notre ère (Jupiter, Mars, Saturne en Poissons). Avec le Christ, le cercle est bouclé : il vient mettre fin à la dictature de Saclas sur l'humanité. En effet, Jésus-Christ va mourir en tant que dernier bélier et remporter la victoire finale et délivrer ainsi l'humanité du poids du fatalisme astrologique. Priscillien avait certainement en mémoire le passage d'Origène, qui affirme : « Nous avons dit qu'Isaac aurait revêtu la forme du Christ, quoique le bélier semble néanmoins porter aussi la forme du Christ. » (Origène, *Homélie sur la Genèse* 8, 9, SC 7bis, p. 231) Le Christ correspond donc à la douzième constellation et il signifie la fin de l'année astrologique en même temps qu'un nouveau commencement.

Il semble que le substrat astrologique tardo-antique ait été insuffisamment pris en compte dans le travail de l'A. Par exemple, dans l'homélie sur l'Exode (*Tract. VI*), l'A. traduit ainsi : « Pues, como está escrito, *establecidas las fronteras de los pueblos según el número de los ángeles* (Dt 32, 8), cuando es vencida la decena del mundo, son restituidos los diez mandamientos del Señor. » (*Tract. VI*, 78, 13-16 : *circumscribita uincatur in nobis, quoniam, sicut scribitum est, constitutis terminis gentium secundum numeros angelorum, cum decada saeculi uincitur, dominicae decadae mandata reparantur*). L'A. comprend le passage en associant *decada saeculi* et « dizaine du monde » (dix mois de gestation selon les Anciens, cf. Tert., *De anima* 37, 4). Le contexte du passage homilétique est très astral. Le poids déterministe de notre incarnation dans l'espace/temps terrestre nous enchaîne à la matière : nous sommes inféodés aux signes des astres qui président à notre naissance. Seule l'œuvre du Christ délivre de cette fatalité. La *decada saeculi* peut renvoyer, dans ce contexte astrologique, à la clé du monde des dix corps célestes (la sphère des étoiles fixes, les cinq planètes, les deux lumineuses, Terre et Antiterre). Le Christ rend vainqueur quant à l'influence des cercles planétaires sur le corps de l'homme. Priscillien oppose les dix corps célestes au symbole des Dix paroles (décalogue) surjoué par le Christ dont le nombre caché est le dix (le yod [Yeshouah] ou le iota [Ièsous] est la dixième lettre de l'alphabet et est associé au Christ, voir Clem. Alex., *Strom.* VI, xvi, 145, 7, SC 446, p. 351). Le même mot, *decada*, oppose donc, d'un côté, les cercles planétaires et, de l'autre, les commandements du Seigneur. En traduisant le même mot latin (*decada*) par deux mots (dizaine et dix), on affaiblit l'opposition forte de la *décade* qui, de négative (force astrale), devient positive (la force christique incarnant les commandements de Moïse). Priscillien use de la symbolique des nombres en mettant en analogie les dix corps célestes de la « décade du siècle » (*decada saeculi*), « les commandements de la décade du Seigneur » (*dominicae decadae mandata*), « la dîme des fruits » (*decimae fructuum*) et « la dîme du mois » (*mensis decima*). La conversion au Christ (symbolisé par le nombre 10 de perfection) annule l'emprise des forces astrales : la dîme est prélevée pour signifier que les 10 dixièmes appartiennent à Dieu. Le dix du mois de Nisan, un agneau est choisi pour chaque famille juive en vue du sacrifice rituel. Le moment précis dans la succession des jours symbolise la perfection de l'animal qui doit être sans défaut et sans tache.

Ces quelques remarques ne déflorent pas la qualité de l'ensemble. La traduction d'un texte est totalement inféodée à sa compréhension, c'est-à-dire à l'interprétation que l'on en donne. Traduire Priscillien est une épreuve, car il est souvent difficile à comprendre. Je salue la bravoure de l'A. qui a eu le courage de se confronter aux traités attribués à Priscillien. Son travail est bienvenu. Sa valeur est sans conteste, car il a su mêler traduction et commentaire dans un volume raisonnable.

Sylvain Jean Gabriel SANCHEZ